

Cher Daniel,

« Qui va là ? » *modifie* d'emblée la scène et l'ambiance d'une question courante : « qu'est-ce qui vous amène ? ». Question qui ouvre la tragédie *d'Hamlet*, question pour appeler les spectres de Freud et de Lacan, pour un ami à qui dans un très beau préambule vous dédiez l'ouvrage, question enfin pour le *fantôme* que le patient psychotique traîne après lui et qu'il est devenu pour lui-même. Daniel on pourra vous lire comme une fantaisie épistolaire *suivie d'un entretien filmé*, mais l'on *devra* vous lire comme quelque chose de l'ordre à modifier la pratique et l'abord de la psychose. J'ai ce soir à convaincre que le choix de la forme littéraire est tout aussi littéral que le sérieux des thèses que vous y défendez. Que la forme d'un livre *de* psychanalyse (et non *sur* la psychanalyse) a elle-même été saisie et transformée par un souffle, comme la folie a métamorphosé le patient en figeant sa conscience. Comment aborder la *Chose*, qui n'est ce soir pas *das Ding* mais *the thing : the play's the thing wherein i'll catch the conscience of the King* – le théâtre est la chose où je prendrai la conscience du Roi.

Un tour qui fait *retour* depuis votre livre de 2010 *Si l'honneur est en jeu, when honor's at the stake*, Hamlet déjà, premier héros d'action pure alors que de toute la pièce il ne se passerait rien, qu'il passera son temps à *ne pas passer* à l'acte, ou quand il acte il tue, il *actue*, il actue Polonius, il actue Claudius, il s'actue lui-même en une question d'être ou de non-être à laquelle il était prêt depuis le début (*the readiness is all*), l'essentiel c'est d'être prêt. Prenons le temps de déplier cette urgence chronique de la chose-psy et faire de votre *Quo Vadis* le vade-mecum à tout traitement possible de la psychose, à tout traitement *de* la psychanalyse *par* la psychose. Je sais que Monique Poncet, lors de la belle présentation de votre livre à Œdipe-le-Salon a déjà lu ces pages, mais comment mieux camper l'ambiance que de relire, p. 142 :

C'est la pénombre, quelquefois traversée d'éclairs. La silhouette de Lacan se déplace sur une longue estrade, s'appuie à l'occasion sur un bureau. Comme durant son séminaire, il consulte souvent des formules inscrites au tableau blanc. Freud est installé dans le fauteuil profond de son cabinet, entre le divan et sa table de travail presque entièrement recouverte d'objets hétéroclites dont nombre de statuettes érigées.

Freud : Voilà cher Alter, on me laisse entendre que nous sommes en présence, mais il faut nous accommoder de ces nouvelles modalités de perception dans ce brouillard que l'on nomme néant ; non-lieu confus, très fréquenté, d'un noir unique aux reflets éblouissants. Au mieux, je vois de vous une forme enveloppante qui pourrait être issue d'un de ces *culebras* cubains qu'on me dit que vous affectionnez. Cependant, on me dit par ailleurs que nos voix n'ont pas changé. Qu'en est-il pour vous ?

Lacan : Surprise, dans ce chaos d'ombres inégales je perçois de vous une image indécise, mais surtout votre regard hypnotique, transfixiant, et aussi, je perçois votre souffle lourd des souffrances infligées par « le monstre ».

Une portée clinique à l'Éternel Retour

Notez que tout mort qu'il est Freud continue de souffrir de sa prothèse de la mâchoire surnommée *le monstre*. Je dis ça pour nous passer le goût de la blague, car si c'est un livre généreux et enlevé, il a aussi ses angles d'ombre.

Cette *correspondance* de Freud et Lacan morts, discutant calmement, dignement, avec humour, emportement, ce gramme de truculence qui n'est pas d'eux mais de vous, de vos livres ou ceux de Jean Allouch, de tel ou tel point de doctrine, *déjouant* à un moment le complot d'un faussaire qui a glissé des lettres fausses parmi leurs lettres vraies... est une *correspondance* à entendre, c'est le cas de le dire, au *pied de la lettre*. J'ai indiqué ailleurs que ce n'est pas la première fois que vous faites parler les morts. Dans les *Passagers du réel*, une lettre que vous vous écriviez à vous-même depuis un patient que nous avons connu tous les deux ; ou votre pièce en vers *Cyrano le retour*, Christian et Cyrano étaient *déjà* au ciel à la fois morts et immortels, et continuaient là-haut la discussion qu'ils avaient commencée sur terre. Et comme eux ce dont parlent Freud et Lacan et dont ils attendent l'appel, est l'occasion d'un *retour*. Pas d'une résurrection hein, pas d'un *Lacan revivendus* morbide que vous pointez à propos de l'opus de Miller sur la dépouille de son beau-père – « Quoiqu'il en soit, au secours ! Mille morts plutôt.. tout, mais pas... ressusciter ! C'est là le véritable visage de la mort ! ». Non, vous allez faire entendre dans ce mot de *retour* la portée clinique d'un *éternel retour*.

J'ai fait quelque chose que vous savez bien que j'aime bien, à savoir demander à mon ordinateur combien de fois vous aviez utilisé le mot « Retour ». Ce qui ressort de ce petit tour dans ce mot de *retour* est qu'il apparaît tantôt souhaitable : retour à Freud, ou indésirable : retour des jungiens, mais surtout *empêché*, comme si le retour était le nom même l'obstacle à affronter. Affronter, en tous les cas pester contre ce qui *empêche* ou *entrave* le retour. Le retour insiste comme le refoulé derrière la porte. C'est le refoulé du retour, le désir qui se déchaîne contre l'inanimé, le cercueil, l'être prisonnier du ciel et de l'immortalité, orbitant et aspirant à retourner au travail.

Les thèses

Les thèses : pas de symptôme dans la psychose, *les formations du moi sont dans la psychose l'équivalent des formations de l'ics dans la névrose* ; fantômes dans la névrose, *actômes* dans la psychose ; tout délirant indique son co-délirant, non ce ne sont pas les *névroses* qui préparent à l'exploration des psychoses mais franchement l'inverse ; la psychiatrie comme *terrain* de la psychanalyse ; l'acte fondateur de la psychanalyse freudienne dans le rejet de sa *Neurotica*, la guérison comme *jouissance* et capacité *d'agir*, merci de rappeler que *Genuss und Leistungsfähigkeit* ne sont pas du tout *aimer et travailler*, et pourquoi pas la patrie. Votre tripartition : le rêve comme *suppléance* du sommeil, le fantasme *suppléance* de l'état de veille, les phénomènes élémentaires et le délire, *pseudo-suppléance* de l'état-psychose qui se résolvent dans le passage *par* l'acte ; *l'actuation* comme

principe thérapeutique, etc. Vertige dont je souligne l'énorme travail de condensation et de *concaténation* d'énoncés lacaniens, densifiés et ressaisis en concepts opératoires.

Ainsi *l'actôme*, ce que vit en permanence le psychotique et qui le déchire, le persécute, le possède, a ceci de particulier que son problème n'est pas une formation de symptôme, pas un arrangement quelconque ou une question *sur* la vie et la mort, mais une question *de* vie ou de mort. Le névrosé disait Lacan est plutôt *néantisé*, et le psychotique *anéanti*. L'*actôme* est ce qui *réapparaît dans le réel n'ayant pas été symbolisé* tandis ce que vous appelez l'aoriste, passé indéterminé que le patient n'a plus de choix que d'*actuer*, est le nom *en acte* de ce qui *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, dans une effraction chaotique d'éléments. Cessons radicalement d'aborder la psychose avec les moyens de la névrose.

Serrant au plus près le concept lacanien de *forclusion* qui soulignait l'absence et la béance, le concept bartolien d'*actuation* en souligne la dimension productive : le trou de la forclusion est hanté par un *actôme* qui ne cesse de faire retour pour anéantir le sujet, rendant à la psychose sa dimension infernale réelle. Pour vous le rendre sensible, je pensais à ce film que j'aime bien qui est le *Piranha* de Alexandre Aja. Il y a cette scène d'insulte à l'intelligence que seule peut se permettre l'obscénité géniale des films d'horreur, où le scientifique explique que c'est une faille dans un lac artificiel qui a laissé filtrer des piranhas préhistoriques qui vont attaquer des étudiants en plein *spring break*. Evidemment le problème n'est pas l'incohérence absolue de cette explication, l'obscénité du Réel c'est que les piranhas sont bien là alors qu'ils ne devraient pas y être. Et la question n'est pas : comment *expliquer* l'effroi, mais qu'est-ce que l'effroi *fait faire* et qu'est-ce qu'on peut faire contre et avec l'effroi.

En pratique il ne s'agit pas de dire que le *délire ne dit rien*, mais qu'on va le laisser de côté en tant que ses éléments constitutifs ne servent à rien. Par contre, ce qui l'encadre et le détermine et qui s'appelle *vestige*, on va faire des plans avec ça. Ce n'est pas un élément délirant, le *vestige*. Il est là en tant que ce qui reste. C'est un rempart contre l'oubli, qui décide la structure, qui en donne les directions, en dessine le plan.

Soigner la psychanalyse par la psychose

L'*actuation* devient ainsi le nom du passage *par* l'acte qui s'opère par et avec le clinicien. C'est une *autre* manière de nommer le transfert dans sa proximité avec la folie à deux, montrer que la folie à deux est *l'autre* nom ou l'autre *source* du transfert. Le *passage par l'acte* devient ainsi le nom du travail lui-même avec la psychose – et l'on entendrait là une filiation inattendue, revendiquée par endroits, avec Gisela Pankow.

Je tiens à faire entendre que ce petit livre dense drôle et grave est de nature à modifier les questions que l'examineur a en tête quand il mène ou *se fait mener* dans un entretien. Non la recherche des signes pathognomoniques de la psychose, beaux tableaux cliniques à accrocher au mur, mais pour tout délirant demander : *qui est le co-délirant ?* par quel acte va-t-il falloir passer, quels éléments le patient a-t-il pris sur le réel pour transformer la *chose-psy* en se transformant lui-même au besoin, en quoi d'ailleurs ? Pour le clinicien apprendre à lire ces *lignes de fuite* et de *métamorphoses* que vous prenez chez Canetti, « ce cher Elias » comme vous l'appelez.

Qui va là ?
Présentation du livre de Daniel Bartoli

Un mot sur la fonction des *annexes*, qui me permet de dire comme vous y discutez en réalité le mot de Freud sur le refoulement : *mémoire et conscience s'excluent mutuellement, Gedächtnis und Bewusstsein schliessen sich nämlich auss* où il était déjà question d'*Ausschluss* et d'*Anschluss*, d'exclusion ou d'*annexion* de la conscience par la mémoire. Or les deux parties du livre, *correspondance* et *annexes*, ne s'excluent pas mutuellement mais se pénètrent et s'incluent l'une l'autre : votre manière à vous d'illustrer, plus loin que *l'ecmnésie* de Ribot ou la *reviviscence* de Proust, *l'annexion* ou *l'immixtion* de la conscience dans un matériel panique pris sur le réel. *Citer c'est halluciner*, dites-vous, luttant contre les voix que ressasse, *freudennes* et *lacanouphènes* p. 37, l'analyste des névroses. *Délire Freud* enfin, c'est indiquer Freud comme *notre* co-délirant et mettre du même coup Lacan à sa place de co-délirant majeur de la psychanalyse.

Nous confabulons, co-fabulons avec Freud, avec Lacan, avec vous, c'est ça qui est intéressant. Le reste, c'est-à-dire *tout le reste* est, *fort heureusement*, littérature.

Je vous remercie.